

Olivier Hanne

# L'EUROPE FACE À L'ISLAM

*Histoire croisée de deux civilisations*  
*VII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*

Tallandier

Couverture : Dans le livre des jeux réalisé  
pour le roi de Castille Alphonse X le Sage (1252-1284),  
une miniature montre, assis sous une tente arabe,  
autour d'un jeu d'échecs, un prince espagnol chrétien  
qui devise avec un émir musulman. Entre eux,  
aucune barrière de langage. Le Sarrasin propose  
à son hôte de boire. Malgré ce climat de confiance,  
l'enlumineur a laissé son épée, évocation d'un danger latent.

Cartes : © Olivier Hanne/Éditions Tallandier, 2021

© Éditions Tallandier, 2021  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979 -10-210-3360 -3

Pour Charles, car tu m'honores de ton amitié...



## Introduction

Depuis les attentats du 11 septembre 2001 et surtout ceux advenus en France en 2015, la question de l'islam est devenue obsédante dans les débats, lesquels concluent inévitablement à une incompatibilité de nature entre la religion musulmane et le monde européen. Les interlocuteurs n'ont pourtant que faire de l'aspect cultuel de l'islam : la manière de prier ou le pèlerinage ne font guère l'objet des enjeux. Ceux-ci tournent toujours autour de questions plus larges que les rituels : la place de la femme, l'éducation, la nourriture, le rapport à la France et à la République, la liberté personnelle, la sexualité, etc. Même si on l'énonce rarement explicitement, chacun a le sentiment que l'islam est plus qu'une religion à la manière du christianisme, et qu'il englobe au contraire des domaines multiples. Car l'*islam* comme religion est aussi l'*Islam* comme civilisation, l'une est dite *musulmane*, l'autre a pour adjectif *islamique*, tandis que le christianisme n'est pas – ou n'est plus – l'Europe et l'Europe n'est pas (que) le christianisme. À cause de l'Histoire et de leur nature, l'Europe et l'Islam ne se rencontreraient pas, l'Europe et l'islam seraient inconciliables.

Sur un sujet aussi complexe et aussi piégé, si l'on ne veut pas raisonner à vide, il faut en passer par la notion de *civilisation*, car c'est bien de cela qu'il s'agit derrière l'impression d'apparente incompatibilité entre l'Europe et l'Islam : l'impossible rencontre

entre deux univers dont les définitions englobent la religion mais la dépassent.

Le mot civilisation apparut au XVIII<sup>e</sup> siècle afin de signifier le caractère *civil* de la vie en société, c'est-à-dire éclairée et organisée, puis il s'élargit au siècle suivant pour qualifier les cultures avancées et supérieures, dont évidemment l'Europe. En 1835, le dictionnaire de l'Académie la définit comme « l'action réciproque des arts industriels, de la religion, des beaux-arts et des sciences ». En allemand, à cette époque, on parle plutôt de *Kultur*. Ce sont l'anthropologue Marcel Mauss et le sociologue Émile Durkheim qui devaient lui donner une acception neutre et efficiente dans un article paru en 1913, « Note sur la notion de civilisation » :

Il existe donc des phénomènes sociaux qui ne sont pas strictement attachés à un organisme social déterminé, ils s'étendent sur des aires qui dépassent un territoire national ou bien ils se développent sur des périodes de temps qui dépassent l'histoire d'une seule société. Ils vivent d'une vie en quelque sorte supranationale [...]. Tous les peuples qui parlent une langue indo-européenne ont un fond commun d'idées et d'institutions [...]. Il existe, non pas simplement des faits isolés, mais des systèmes complexes et solidaires qui, sans être limités à un organisme politique déterminé, sont pourtant localisables dans le temps et dans l'espace. À ces systèmes de faits, qui ont leur unité, leur manière d'être propre, il convient de donner un nom spécial : celui de civilisation nous paraît le mieux approprié<sup>1</sup>.

Cette définition n'a pas vieilli dès lors qu'on l'applique comme une grille de lecture parmi d'autres, sans exclusive. En quoi les civilisations européenne et islamique ont-elles été différentes et le sont-elles encore ? Le sont-elles de manière générale ou existe-t-il des points d'accord et de comparaison qui permettent d'établir un dialogue, voire une vie commune, un « vivre ensemble » comme le veut l'expression actuelle ? Mais parler de civilisations

## INTRODUCTION

après la publication en 1996 du livre de Samuel Huntington, *Le Choc des civilisations* (*The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*), relève de la témérité. Le monde futur que l'auteur américain décrit paraît enfermé dans des déterminismes anxigènes :

Dans ce monde nouveau, les conflits les plus étendus, les plus importants et les plus dangereux n'auront pas lieu entre classes sociales, entre riches et pauvres, entre groupes définis selon des critères économiques, mais entre peuples appartenant à différentes entités culturelles<sup>2</sup>.

Les études universitaires ont démontré que les contre-exemples étaient si nombreux qu'ils invalidaient cette théorie. Les méthodes sociologique et historique plaident contre l'enfermement des identités et pour une autonomie de l'individu à l'égard du religieux. Toutefois, la critique de la thèse d'Huntington dépassa son livre pour dénoncer la notion de civilisation elle-même, qui serait scientifiquement indémontrable et porteuse de discriminations historiques. L'Espagne n'aurait pas été conquise au VIII<sup>e</sup> siècle par des soldats musulmans pour imposer l'islam, mais par des troupes arabo-berbères liguées de façon opportuniste. Les circonstances l'emporteraient sur le projet idéologique. La micro-histoire prouverait l'inexistence des civilisations.

Or, le refus de cette notion met l'historien – et n'importe qui – devant un gouffre béant : comment contester l'existence, pourtant observable dans les sources, l'archéologie et les comportements, de différentes « vies collectives d'un genre spécial » (M. Mauss, É. Durkheim) ? Même si la définition et la géographie de l'Europe n'ont cessé d'évoluer, comment nier qu'elle suscite un sentiment d'appartenance, même gradué ? « On est plus ou moins européen<sup>3</sup>. » Quels que fussent les envahisseurs de l'Espagne au VIII<sup>e</sup> siècle, il est évident que la société qui s'y est

développée durant les trois siècles qui ont suivi était différente dans ses références et son système politique. Il y avait bien dans les faits une Espagne islamique – *al-Andalus* – et une Espagne qui ne l'était pas.

La notion de civilisation ne peut être évacuée sous prétexte qu'elle a été mal utilisée. De fait, les cultures et les contextes évoluent et l'on ne peut soutenir que l'Europe du XII<sup>e</sup> siècle, en pleine croisade, interagissait avec les terres d'Islam de la même manière que dans le monde globalisé du début du XXI<sup>e</sup> siècle. On peut éventuellement comparer deux civilisations de manière *synchronique*, à une date donnée et en redéfinissant systématiquement les espaces qu'elles englobent, mais on ne peut le faire *dans l'absolu*, de manière *achronique*, sans temporalité. Qu'est-ce que l'Europe en 1515 lorsque François I<sup>er</sup> devient roi de France et remporte la bataille de Marignan ? Qu'est-ce que l'Islam en 1517 lorsque le sultan ottoman Sélîm I<sup>er</sup> conquiert l'Égypte et devient calife ? Alors seulement peut-on proposer des pistes comparatistes sur des thèmes particuliers : le gouvernement, la littérature, la place de la religion et des clercs, la loi, etc. C'est à ces conditions qu'une approche comparée des civilisations européenne et islamique paraît envisageable. C'est dans ce sens que ce livre a été écrit...

Les pages qui vont suivre ont pour ambition de donner des clés historiques de comparaison entre les univers islamique et européen en étudiant leurs repères temporels, spatiaux, sociaux, leurs références religieuses et leurs appartenances communautaires et politiques, et ce, à travers toute leur chronologie et toute leur géographie. Une telle gageure aurait quelque chose de ridicule si elle se voulait complète. Il ne s'agit même pas de faire un résumé de l'histoire de l'Europe et de l'Islam. Nous voulons plutôt dans cet essai donner des pistes pour une réflexion comparatiste *raisonnée* et *raisonnable*, à partir d'exemples choisis, de contre-exemples et d'idées-forces. Nos thèmes de prédilection



## INTRODUCTION

ne seront pas prioritairement ceux qui agitent les débats médiatiques – les femmes, le voile, la guerre –, car ceux-ci masquent l'essentiel des problématiques et les nœuds qui distinguent effectivement les deux civilisations.

Nous proposons donc d'aborder ces parallèles entre l'Europe et l'Islam selon trois points de vue anthropologiques : les *repères*, les *références* et les *appartenances*. Les *repères* (première partie) sont les marqueurs culturels qui donnent aux sociétés leur ancrage dans le temps, l'espace et la société : quelle est mon histoire ? Quelle est ma géographie ? Quel est mon groupe ? Les *références* (deuxième partie) sont les autorités invisibles (textes sacrés, lois morales, divinités) qui préexistent et donnent aux individus leurs injonctions quotidiennes : à qui obéir ? Qui dois-je prier ? Quelles sont mes valeurs ? Enfin, les *appartenances* (troisième partie) fixent la personne dans un ensemble politico-religieux auquel elle doit s'identifier et participer : quelle est mon église ? Quel est mon pays ? Qu'attendent-ils de moi ?

Comme les auteurs du Moyen Âge le faisaient dans leur préface, je sollicite l'indulgence du lecteur, afin qu'il considère ce livre comme une recherche inachevée, une tentative de compréhension historique, et non une démonstration scientifique qui se voudrait imparable...



Première partie

REPÈRES



Les cultures et les sociétés qu'ont fait naître l'Islam et l'Europe ne sont pas éthérées, mais enracinées. Elles ont des repères, une temporalité et une géographie qui les distinguent, en fonction desquelles les acteurs qui ont animé ces civilisations ont agi et interagi. Or, « l'espace nous est donné et le temps ne l'est pas<sup>1</sup> » : la géographie est concrète tandis que la temporalité, dès qu'elle dépasse le rythme des saisons, doit être nommée et faire l'objet d'une orientation. Elle n'est pas forcément linéaire et, au contraire, les sociétés anciennes ont tendance à la concevoir sous forme de cycles répétitifs. Dans ces mêmes cultures, l'espace, lui, doit être sacralisé ; il l'est à différents degrés selon l'imprégnation du divin : le temple, le palais, le centre du monde, l'espace agricole reçoivent tous une certaine sacralité.

Ces éléments sont universels et partagés aussi bien en Islam qu'en Europe, mais leurs définitions varient<sup>2</sup>. Comment en outre assumer le temps et l'espace lorsque la modernité bouleverse les sociétés à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, que l'ancien n'est plus garant de la continuité du monde et qu'au contraire il faut s'en détacher pour devenir moderne ? Les trajectoires de l'Histoire entre Islam et Europe, comparables auparavant par bien des aspects, se séparent alors...

LES FONDATIONS :  
L'EUROPE ET L'ISLAM AVANT L'ISLAM

L'islam a une date de naissance, l'Europe n'en a pas. À la mort de Mohammed, en 632, les régions qui constitueront un jour l'Europe ont déjà une histoire et certains critères d'unité culturelle, acquis depuis plusieurs siècles. En revanche, les pays qui passent à l'islam dès le premier siècle de l'Hégire<sup>3</sup> (622-722) ne présentent guère d'éléments comparables et beaucoup n'ont jamais été en relation entre eux : l'Arabie aride, l'Afrique du Nord berbère, la lointaine Perse, l'Égypte ; seuls l'empire d'Alexandre le Grand et l'Empire romain ont eu temporairement la prétention de les fédérer, en vain. Pourtant, en un siècle à peine, l'islam va parvenir à établir certains repères communs à travers le vaste espace qu'il contrôle, si bien que dès le IX<sup>e</sup> siècle ce sont deux civilisations avec leurs mentalités qui se font face, se jaugent et se jugent.

Qu'est-ce que l'Europe  
au début du VII<sup>e</sup> siècle ?

L'Europe avant la naissance de l'islam est une géographie, mais est-elle une identité ? Y a-t-il des critères d'appartenance ? Les auteurs grecs opposent le monde barbare au monde civilisé – le leur –, mais leur définition de l'Europe ne correspond pas à cette dualité. L'Europe est une réalité géographique distincte de l'Asie et de l'Afrique, mais sa limite géographique reste incertaine. Les Grecs fixent parfois la limite du continent au fleuve Phasis (aujourd'hui le Rioni en Géorgie), tandis qu'Hérodote au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. opte pour le fleuve Tanais (le Don en Russie). Mais lui-même n'est pas dupe de cet arbitraire géographique qui ne correspond pas aux réalités humaines : « Je m'étonne vraiment

qu'on ait pu diviser le monde en trois parties : Libye, Asie et Europe, quand il y a tant de différences entre ces régions<sup>4</sup>. » C'est dire que sous l'Antiquité l'Europe n'est qu'une convention géographique. La seule identité qui soit réellement revendiquée est l'appartenance à la Grèce puis à Rome. L'identité romaine tente toutefois d'absorber la géographie de l'Europe, sans s'y confondre. Pline l'Ancien écrit ainsi dans son *Histoire naturelle* (III, 1) : « Je parlerai d'abord de l'Europe qui a nourri le peuple vainqueur de toutes les nations [les Romains], qui est de beaucoup la plus belle des terres. »

Si l'on veut identifier une Europe culturelle et politique au début du VII<sup>e</sup> siècle, sa géographie est fragmentée en trois espaces distincts : depuis la chute de Rome en 476, l'Empire romain perdure à l'est à travers Byzance. Constantinople est alors le cœur de l'Europe. Comptant 500 000 habitants avant la peste du VI<sup>e</sup> siècle, la capitale, protégée par de puissantes murailles, dispose de thermes, d'un vaste hippodrome, d'artères commerciales – dont la *Mésè* –, de nombreuses églises et d'un palais qui rassemble tout le faste byzantin. L'empereur Justinien (527-565) est parvenu à reconquérir le nord de l'Afrique, mais les coups de boutoir des Perses sassanides placent les armées byzantines sur la défensive après la mort d'Héraclius (641). L'Empire vit alors une crise d'identité que l'intrusion de l'islam aggrave.

Second espace européen : l'Occident latin. Depuis qu'au IV<sup>e</sup> siècle les peuples germaniques ont été autorisés par des conventions (*foedus*) avec Rome à s'installer au sud du *limes*, la frontière impériale, une multitude de groupes tribaux ont pénétré dans l'Empire et s'y sont progressivement adaptés, jusqu'à le défendre contre l'invasion des Huns en 451. En 460, les Francs Saliens s'installent à Tournai et la dynastie des Mérovingiens fait la conquête au VI<sup>e</sup> siècle de l'ensemble de la Gaule. Les Wisigoths constituent dès le V<sup>e</sup> siècle en Espagne un royaume puissant et unifient la péninsule en envahissant le royaume des

Suèves en 585. Enfin, en Italie, les Lombards ont établi partout leurs principautés, laissant toutefois subsister quelques territoires byzantins et les deux capitales impériales que sont Rome et Ravenne, réduites à quelques dizaines de milliers d'habitants.

Enfin, le nord et le nord-est du continent, repoussoirs d'invasions, sont peuplés de tribus slaves qui continuent à lancer vers l'ouest les derniers peuples germaniques, tels les Saxons. La fragmentation politique y est extrême, tout comme est minimaliste la culture écrite. Dans les îles anglaises, de petits royaumes voient la fusion de la population celtique avec les élites germaniques.

Il n'y a donc pas d'unité européenne, et les coutumes des royaumes germaniques de Gaule ou d'Italie sont incomparables avec le rayonnement intellectuel que l'on découvre chez les auteurs et les théologiens byzantins ou avec la pompe de la cour impériale. La langue de culture diffère elle aussi. Là on parle et on pense en grec, fiers de l'héritage de la littérature, de la poésie, du théâtre et de la sagesse hellénistiques ; ici on écrit en latin, langue dépréciée face au grec, ainsi par Jérôme de Stridon (347-420), traducteur de la Bible : « Combien chez les Grecs peut-on dire de choses, qui, une fois rendues au mot près en latin, ne sonnent pas du tout ! » Le latin est en outre mal maîtrisé par les clercs, corrompu par les langues romanes<sup>5</sup>. Les rois mérovingiens parlent des dialectes germaniques. Pourtant, les modèles monarchiques que l'on tente d'imiter à Constantinople, à Milan, à Séville ou à Soissons sont singulièrement proches.

La première référence dans cet espace européen est le Christ. Depuis Constantin (306-337), le christianisme est toléré avant de devenir la religion officielle de l'Empire sous Théodose en 380. L'Église est profondément marquée par ce nouveau statut. Sa hiérarchie se complexifie et se généralise : aux patriarches, qui siègent dans les grandes métropoles impériales (Constantinople, Rome, Antioche, Alexandrie, Jérusalem), sont associés les évêques, qui se réunissent régulièrement dans des synodes locaux,



de grands conciles généraux. Le monachisme se diffuse depuis l'Orient et anime une riche vie spirituelle. Mais les débats théologiques des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles ont laissé des traces et des mouvements hétérodoxes ont pu s'imposer : les rois lombards et wisigoths adhèrent à l'arianisme, considéré comme une hérésie, rejetant la divinité éternelle du Christ. En revanche, les empereurs byzantins et les rois mérovingiens, depuis le roi Clovis (481-511), défendent l'orthodoxie et les grandes définitions dogmatiques des conciles de Nicée (325) et de Chalcédoine (451). L'unité chrétienne est donc de pure façade, et celle-ci ne cesse de se lézarder avec le temps : entre 726 et 843, l'Église byzantine est confrontée à la crise de l'iconoclasme, à l'issue de laquelle le culte des images est rétabli, mais entre-temps le roi carolingien Charlemagne s'est fait le défenseur de la foi, modifiant même le Credo en 794 en y insérant le *Filioque* (l'Esprit procède du Père *et du Fils*). Le modèle du christianisme romain se renforce à l'ouest avec le rejet de l'arianisme par les Wisigoths en 589. Ainsi, les deux christianismes s'homogénéisent tout en se distinguant, à l'ouest autour du pape à Rome et du modèle carolingien, à l'est autour du patriarche de Constantinople sous l'autorité de l'empereur.

La seconde référence majeure qui définit l'Europe ancienne est le souvenir de Rome. La romanité est le trait commun à Byzance et aux Carolingiens, laquelle est indissociable du droit écrit et du système impérial<sup>6</sup>. L'apogée de la jurisprudence sous les Sévères au III<sup>e</sup> siècle imprègne toutes les législations ultérieures. Dans la préface de son vaste code promulgué en 529, Justinien se présente en héritier des codes précédents afin de permettre « le renforcement de la chose publique », c'est-à-dire l'État. La figure de l'empereur est le sommet et la garante de l'édifice : « L'empereur est l'autorité légitime, définit l'*Epanagogè* du patriarche byzantin Photius vers 879, un bien commun de tous les sujets. La fonction de l'empereur est de faire le bien. » « Loi vivante », il est le garant de l'idéal du bon gouvernement, de la justice et des

victoires militaires. C'est par ses lois écrites que l'Empire a une prétention universelle, ambitionne de gouverner l'*oikouménè*, la cité terrestre, et impose l'unité de ses sujets-citoyens. Car Rome entend généraliser son mode de vie et son droit, d'où l'extension de la citoyenneté en 212 à tous les hommes libres, d'où aussi le syncrétisme romain dans les provinces conquises et la diffusion des routes et de l'architecture civile. L'Europe est romaine parce que ses deux obsessions proviennent de Rome : l'universalité et l'unité...

Mais au VII<sup>e</sup> siècle, le pouvoir impérial est profondément chrétien, voire théocratique. Déjà vers 324, Constantin se proclame *isapostolos*, « égal des Apôtres », et avait affirmé au roi de Perse son rôle missionnaire : « Je participe à la lumière de la vérité [...], ayant la puissance de Dieu comme allié, en partant des rivages de l'Océan, j'ai fait se lever d'un bout à l'autre de l'univers de fermes espérances de salut. » Le monothéisme renforce d'ailleurs la puissance de ce pouvoir qui se veut unique, tout comme Dieu. Le souverain convoque les conciles, il est « l'orthodoxe, le très pieux empereur ». Comme le théologien Augustin (354-430) le suggère dans ses écrits, le pouvoir est responsable devant Dieu du salut du peuple, aussi doit-il assumer un rôle théocratique. Les évêques sont dans sa main et les moines prient pour lui et son empire.

Même les souverains germaniques cherchent à singer cette autorité en reprenant à leur compte les titulatures impériales et l'idéal de justice. En 614, par l'édit de Paris, le Mérovingien Clotaire II entend assurer « la prospérité de notre royaume », « préserver inviolablement ce qui a été fait, arrêté et décrété conformément au bien ». La force d'attraction de l'Antiquité est telle que se forge au VIII<sup>e</sup> siècle la légende de l'origine troyenne des Francs. Déjà au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., Virgile avait imaginé qu'Énée, fondateur de la monarchie romaine, était un rescapé de l'effondrement de Troie. Tout le monde veut naître grec...

Ce souvenir convainc Charlemagne de ceindre la couronne impériale à Noël 800, à Rome, des mains du pape. Sa capitale, Aix-la-Chapelle, est la « nouvelle Rome ». Mais ce sont ses aristocrates francs qui l'acclament empereur, et non les légions romaines, signe que l'Empire s'est entre-temps germanisé : « À Charles Auguste, par Dieu couronné grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire ! » À Byzance aussi le mythe impérial est peu à peu détourné : si c'est bien l'armée qui élève le nouvel empereur, confirmé par le peuple à l'hippodrome, la cérémonie de couronnement à Sainte-Sophie est devenue essentielle, enrichie d'une liturgie céleste.

L'Europe a donc déjà ses fondations. Elles sont gréco-latines, chrétiennes et impériales. Même idéalisés, ces souvenirs prestigieux sont incontournables et toute renaissance légitime doit forcément les ranimer. Le XVI<sup>e</sup> siècle est révélateur : les humanistes redécouvrent le grec, le latin et les belles-lettres, les réformateurs protestants réveillent le christianisme, la papauté relève Rome, et Charles Quint sublime l'Empire<sup>7</sup>...

## L'Orient préislamique

L'apparition de l'islam au VII<sup>e</sup> siècle bouleverse un Moyen-Orient et une Afrique du Nord qui avaient leur propre histoire, leurs propres réflexes, et qui n'étaient pas destinés à être unifiés sous une seule bannière. Dans le bassin méditerranéen vivait une paysannerie sédentaire et prospère ; un commerce maritime important reliait les ports entre eux<sup>8</sup>.

Depuis le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le Moyen-Orient a vécu un millénaire de cohérence géopolitique à travers une bipolarité d'une incroyable permanence. Tandis que l'Empire perse achéménide domine tout l'Orient depuis la Méditerranée jusqu'à l'Indus, son écrasement par les armées d'Alexandre le Grand entre 334 et 326 av. J.-C. fait naître un nouveau pouvoir unificateur, l'Empire

hellénistique. Mais son fractionnement au cours du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. établit une dualité durable le long de l'Euphrate : à l'ouest se situent des pouvoirs européens (la dynastie gréco-macédonienne des Séleucides, puis l'Empire romain à partir du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), à l'est une souveraineté persane (les Parthes puis les Sassanides au III<sup>e</sup> siècle). Les tentatives d'unification globale, perse puis hellénistique, n'ont pas pris, malgré les réelles périodes d'acculturation. Cet empire a toutefois laissé des élites métissées, riches, parlant le grec, vivant dans des métropoles multiethniques. À l'est, la puissance iranienne est née. Mais son contrôle sur la Mésopotamie n'est jamais durable, trop menacée qu'elle est par ses propres clivages, par les peuples asiatiques et l'indocilité des hautes terres indo-européennes. De l'autre côté, l'Europe connaît déjà une attraction viscérale pour l'Orient, symbole de grandeur, de richesse et berceau de ses propres mythes (Jérusalem). Elle peut subjuguier cet espace, mais jamais le dominer.

L'affrontement entre l'Est et l'Ouest crée à leur charnière une vaste zone intermédiaire stérile, garnie de défenses qui matérialisent leur hostilité sans garantir leur sécurité, notamment en raison des tribus nomades. La moindre faille dans l'impérialisme et le despotisme ouvre la voie au fractionnement territorial, qui semble inévitable. Au VII<sup>e</sup> siècle, l'effondrement brutal du Moyen-Orient, figé entre les Sassanides et Byzance, prouve que le dualisme impérial est arrivé en bout de course. Les tribus qui protègent le désert par clientélisme, les Ghassanides envers Byzance, les Lakhmides envers la Perse, sont d'une fidélité douteuse. Elles accueilleront sans mal l'islam, offrant aux conquérants le front dégarni des deux empires sur leurs marges désertiques.

Ce Moyen-Orient est déjà parcouru de tendances religieuses hostiles : le christianisme byzantin, hellénistique et impérial fait pression sans ménagement sur les Églises locales qu'il juge hérétiques : les coptes d'Égypte, les jacobites de Syrie, les nestoriens de Mésopotamie, sans compter les nombreuses communautés juives.

On parle arménien, syriaque, araméen, grec et un peu de latin dans les casernes. Dans leur Empire perse, les Sassanides ont créé un pouvoir qui se veut national, antihellénistique, appuyé sur une armée régulière, une administration centrale, le zoroastrisme comme religion officielle. Ils fédèrent l'aristocratie turbulente autour d'une monarchie au pouvoir absolu mais élective. Ce nouvel État centralisé, urbain, méprisant la masse des serfs, est porté par son radicalisme religieux, ce qui n'exclut pas un grand raffinement culturel<sup>9</sup>.

Quant à l'Afrique du Nord, les populations majoritairement berbères ont longtemps connu la domination et la culture romaines, jusqu'à l'arrivée des envahisseurs germaniques, les Vandales. Ces derniers établissent leur royaume au v<sup>e</sup> siècle, avant d'être vaincus par la reconquête romaine sous Justinien (527-565). On y parle latin dans les villes et des dialectes berbères dans les campagnes, mal contrôlées. Le plus grand théologien de l'Antiquité est Augustin, évêque d'Hippone, natif de Thagaste, et dont les racines sont berbères. L'Afrique du Nord appartient à l'Europe chrétienne et latine...

Le surgissement dans cet univers de l'islam depuis l'Arabie fait figure d'apocalypse qui reconfigure tous les schémas. L'Arabie était pourtant restée en dehors des enjeux des grands empires. Rome avait échoué dans ses tentatives d'occupation, notamment après le fiasco de son expédition vers la mer Rouge en 26 av. J.-C. Ceux qu'on appelle alors les « Arabes » sont organisés en confédérations tribales, structurées autour d'un sanctuaire et d'un dieu<sup>10</sup>. Mohammed est né au vi<sup>e</sup> siècle dans cette « île des Arabes » (*Djazîrat al-'Arab*), à La Mecque, une des villes caravanières du Hedjâz qui doivent leur existence à l'axe qui suit la côte depuis le Yémen jusqu'à la Méditerranée. Le Hedjâz ne connaît aucune entité politique, d'autant que les rares villes et oasis sont cernées par des tribus bédouines. Après que, en 622, Mohammed, le prédicateur persécuté, a quitté La Mecque

et sa tribu des Quraysh pour Médine, il définit de nouvelles règles sociales et politiques grâce à un pacte écrit, la « Constitution de Médine ». Celle-ci instaure une *Umma*, une « communauté », qui est une confédération de solidarité et de guerre :

Ils sont une seule *Umma* à l'exclusion de tous les autres hommes. Les émigrants Quraysh conservent leur coutume en ce qui concerne le paiement de la rançon du sang entre eux [...]. Les croyants ne laisseront personne chargé de dettes et d'enfants sans lui donner, par charité, de quoi payer la rançon [...]. Aux Juifs qui nous suivent, nous devons l'aide et la consolation, ils ne seront pas lésés, et l'on n'aidera pas leurs ennemis contre eux<sup>11</sup>.

L'unité est assurée non pas encore par la foi islamique puisque les Juifs y participent, mais par la soumission à un dieu unique et à Mohammed. À partir de 624, l'identité de la *Umma* va se fonder sur la religion et l'unité ethnique, excluant les Juifs ; elle devient musulmane et arabe<sup>12</sup>.

À la mort de Mohammed, la péninsule Arabique est en voie d'unification<sup>13</sup>. L'Islam a imposé un système juridique et religieux qui montre rapidement ses bienfaits. Les Bédouins ont cessé leurs interminables razzias, l'esclavage décline, les conflits sociaux à La Mecque et Médine sont en voie de règlement et la foi musulmane rayonne parmi les tribus. L'adhésion d'un grand nombre de clans demeure cependant encore de pure façade et seul le Hedjâz paraît vraiment sous contrôle. L'islam a commencé à fédérer les forces spirituelles et humaines de ces tribus antagonistes, promptes à la révolte. Un long processus de rassemblement des populations arabes a été initié par Mohammed et il culminera bientôt dans la conquête d'une grande partie de l'Asie et de l'Afrique<sup>14</sup>.

L'islam n'est pourtant pas encore une religion universelle<sup>15</sup>. Ce n'est qu'après la conquête de Ctésiphon en 636 et de Jérusalem

en 638 que les califes commenceront à élargir leurs horizons au-delà des peuples du Moyen-Orient, envisageant ainsi une dimension mondiale à l'islam. La rapidité de ces succès doit être comprise dans l'impulsion soudaine donnée aux peuples arabes par Mohammed, dans la ferveur de la jeune croyance, mais aussi dans la fragilité des empires conquis.

### Incompréhensions initiales

La relation entre l'Europe et l'Islam est conditionnée par ces structures culturelles et historiques qui précèdent leur rencontre, auxquelles chaque univers se greffe et qu'il fait évoluer. Une partie des facteurs qui provoquent l'incompréhension est en place avant même la naissance de Mohammed. L'affrontement n'oppose donc pas deux religions, mais des ensembles hétérogènes qui ont déjà leurs langues et leurs hiérarchies, et que l'arrivée de l'islam, d'abord comme religion, puis comme civilisation, bouleverse.

Pour les Latins, l'Orient était un chaudron d'hérésies, de sectes idolâtres, le lieu d'où surgirait un jour l'Antéchrist<sup>16</sup>. Leur vision de l'Orient, nourrie de réminiscences scripturaires, les conduirait forcément à juger sévèrement l'arrivée des « Arabes », quels qu'ils fussent. Quant aux Byzantins, ils gardaient le souvenir des guerres médiques (490-479 av. J.-C.), qui avaient opposé Athènes et Sparte à l'Empire achéménide, barbare et oriental.

Dans cette Europe naissante qui part de l'Espagne wisigothique jusqu'aux terres byzantines, il y a déjà une « conscience d'appartenance. Est européen celui qui a conscience d'appartenir à un tout », or celui-ci peut être ramené à la romanité, peut-être plus qu'au christianisme<sup>17</sup>. Mais cette conscience romaine, issue de plusieurs siècles de strates empilées, n'est pas sans contradictions, car Byzance puise aussi dans les héritages de la Grèce. Or, l'hellénisme d'Alexandre le Grand ayant marqué la Perse, jusqu'à y faire naître des écoles de philosophie grecque, le goût pour les

thermes et une certaine littérature, la conscience romano-grecque n'est pas d'abord un territoire car elle projette ses avant-postes jusqu'à l'Indus. Contrairement aux idées reçues, l'hellénisme n'est pas la caractéristique unique de l'Europe et sera au contraire partagé aussi en Islam. Enfin, malgré ses points communs avec les Latins, Byzance nourrit un fort sentiment de supériorité par rapport aux royaumes germaniques occidentaux, qu'elle considère comme barbares, bien que chrétiens. Si Europe il y a avant l'Islam, elle ne se dessine que par touches impressionnistes, et non par des marqueurs définitifs...

Bien que « l'être européen » s'origine dans la romanité, il est frappant de constater que l'affrontement avec l'Islam va être un catalyseur d'une certaine identité européenne, comme si celle-ci s'était développée par opposition plutôt que sur une conscience positive. Ainsi, la menace militaire musulmane sur les littoraux de la Méditerranée latine – l'Espagne est conquise en 711, Rome est pillée en 846 – a pour conséquence de fédérer les peuples chrétiens contre le « Sarrasin ». Le substantif « Europe » existait depuis longtemps, mais il n'avait qu'une valeur géographique approximative chez les auteurs antiques et médiévaux. Au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, le terme « Européen » apparaît pour désigner désormais une identité. Une chronique anonyme de Cordoue, rédigée en vers latins autour de 754 par un Espagnol de Bétique, nostalgique des temps wisigothiques, fait un récit complet de la bataille de Poitiers (732) où, pour la première fois de l'Histoire, apparaissent les « Européens » :

Voyant l'immensité des Arabes  
Ils se préparaient au combat,  
En ayant tiré leur épée du fourreau.  
À la pointe du jour, les Européens (*Europenses*) aperçurent  
L'alignement des tentes des Arabes<sup>18</sup>.



Il y a ici une modeste conscience commune face aux Arabes, laquelle n'est ni linguistique ni ethnique, puisque la source continue de parler des Francs, des Aquitains, etc. Ce qui constitue ici l'Européen, c'est la foi chrétienne et la lutte contre l'Arabe. Implicitement, il se distingue aussi du Byzantin, grec. Cette conscience culturelle hésitante se fonde donc sur une adhésion – la foi – et sur un rejet : celui de l'islam<sup>19</sup>. Un siècle plus tard, le grammairien et poète Sedulius l'Irlandais (mort vers 859) ne dit pas autre chose lorsqu'il qualifie Charlemagne de « prince de l'Europe ». Grâce à lui et face aux « barbares » (les musulmans ?), « l'Europe scintille, la fille de Sion se réjouit et demeure vaincu le peuple des adorateurs du Christ<sup>20</sup> ». Mais le phénomène de conscience européenne n'en est alors qu'à ses balbutiements et même la période des croisades (1195-1270) n'apparaît pas comme un moment particulièrement aigu d'une revendication « européenne » face à l'Islam. Les chroniqueurs préfèrent mettre en avant l'identité religieuse des croisés avec les mots d'*Ecclesia* (Église) ou de *Christianitas* (Chrétienté), par opposition aux « ennemis de Dieu » que sont les musulmans<sup>21</sup>.

De l'autre côté de la Méditerranée, ce qui deviendra au VIII<sup>e</sup> siècle la *mamlakat al-islâm*, le « domaine de l'Islam », est encore plus fragmentée que ce que nous appelons l'Europe. Chaque ère a son histoire, ses identités, et la venue de nouveaux maîtres accompagnés d'une nouvelle religion ne peut renverser des structures sociales et culturelles multiséculaires, d'autant que l'armée de la conquête ne compte que quelques dizaines de milliers de combattants. L'expansion de l'islam n'est pas un renversement démographique ni une invasion de migrants, mais une conquête menée par des élites tribales, c'est-à-dire une poignée d'individus. Tous les peuples conquis ne perçoivent pas bien la doctrine musulmane, laquelle est en cours de fixation et ses sources en voie d'élaboration, et donc peu accessibles<sup>22</sup>.

L'Afrique, la Perse, l'Égypte, chaque entité bientôt conquise entend conserver son autonomie, son autochtonie, sa langue, tout en cherchant à s'adapter à la nouvelle donne. L'influence ancienne dans la culture iranienne du dualisme, du zoroastrisme et du néoplatonisme se répercute nécessairement sur la foi musulmane, ainsi dans le chiïsme<sup>23</sup>. Les califes 'abbâsides au IX<sup>e</sup> siècle s'inspireront le mysticisme astral du pouvoir sassanide, et probablement aussi la théocratie byzantine, alors que ces deux visions du souverain sont étrangères à la religion musulmane, du moins théoriquement. Le souvenir des institutions romaines et sassanides, qui ont suscité une culture administrative et étatique, imprègne le jeune empire islamique, et jusqu'à l'époque ottomane<sup>24</sup>. Même l'Arabie, qui a pourtant fait naître l'islam, s'entête à conserver ses modes de fonctionnement préislamiques : la fierté du clan, le mépris du sédentaire, le goût pour la razzia à travers le désert ; de sorte que l'Arabe bédouin fait figure de brute sous la plume des lettrés musulmans ayant rompu avec ces attaches originelles : « Comparés aux sédentaires, ils sont au niveau des animaux indomptables et des bêtes féroces », confirme le savant Ibn Khaldûn (1332-1406).

L'espace que s'apprête à subjuguier l'Islam est donc d'une diversité rare, mais aussi fragile : divisions linguistiques, oppositions religieuses violentes au sein des Églises, fierté nationale de la dynastie persane, oppositions ethniques et tribales marquent tous les territoires de la conquête. Rien ne prédisait que cet univers complexe serait propice à l'islam.

#### DES APPROCHES DU TEMPS DIFFÉRENTES

Malgré les nombreux contacts entre les mondes islamiques et l'Europe, qu'elle soit franque ou byzantine, leurs rythmes chronologiques et leur temporalité doivent être distingués. De fait,